

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE
SEMEUR CANADIEN,

Journal des Connaissances Utiles

EN

POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Matth. XIII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, BAS-CANADA**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au **RÉDACTEUR**. On est instamment prié d'affranchir.

TEMPERANCE.

Ivrognerie et Misère.

C'était un Samedi soir; la pluie tombait par torrents..... Une femme de haute taille était assise dans une pauvre maison, sur la seule chaise qui restait. Malgré sa maigreur extrême et les traces que la misère et le chagrin avaient empreintes sur sa figure, on reconnaissait encore en elle les vestiges d'une femme aussi belle qu'aimable. Elle chantait à demi voix, sur un ton doux et plaintif, pour calmer les douleurs d'un petit enfant malade dont les cris déchiraient le cœur; à côté d'elle était assise sur le plancher, une petite fille le regard douloureusement fixé sur sa mère, et semblant lui demander quelque chose. La pauvre mère, navrée de douleur, cherchait à sourire à son enfant. Pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues, elle disait à voix basse: "Ma chère enfant, il va bientôt arriver, et alors ma bonne petite fille aura à souper....."

Un moment après la porte s'ouvre pour laisser entrer un enfant dont la bonne mine et la beauté se faisaient jour à travers les haillons dont il était couvert. "Ils n'ont rien voulu m'avancer, ma chère maman, dit-il d'un ton de désespoir. Ils disent que mon père ne fait que boire, et qu'ils courent le risque de ne pas être payés pour ce qu'ils nous ont déjà donné....." Le pauvre enfant, étouffé par ses sanglots, ne put en dire davantage. La malheureuse femme reste quelques moments muette de douleur. Enfin, reprenant quelque force: "Eh bien, Édouard, qu'allons-nous devenir?... c'est demain Dimanche, et nous allons certainement mourir de faim, à moins que tu n'aies de nouveau..... (elle n'osait prononcer le mot) chez ton oncle pour lui demander quelques chelins. Il me semble que si tu lui fais connaître l'affreuse misère à laquelle nous sommes réduits, il ne pourra nous refuser....." L'enfant essaie en vain de cacher la peine que lui cause la proposition de sa mère; ses joues si pâles se teignent tout-à-coup d'un rouge écarlate par la violence qu'il se fait; son bel œil si doux brille d'un éclat inaccoutumé.—"Oh! ma mère, s'écrie-t-il, que me demandez-vous! Non, jamais, jamais! J'aime mieux mille fois souffrir les horreurs de la faim, j'aime mieux quêter..... J'aime mieux mou-

rir..... Oh! ma mère, je vous conjure, ne me demandez pas d'aller chez mon oncle....." Et en prononçant ces paroles, il cachait son visage dans ses mains, qu'il tenait appuyées sur la table.

Il s'en suivit un long silence qui ne fut interrompu que par la petite fille: "Maman, dit-elle, vous m'avez promis de me donner à souper, lorsqu'Édouard serait de retour; je vous en prie, j'ai faim, donnez-moi donc un petit morceau de pain..... Vous ai-je donc fait de la peine, chère petite maman, pour que vous ne m'ayez rien donné à manger aujourd'hui? Je n'en puis plus. Mais pourquoi donc pleurez-vous?" La mère, pressant cette chère petite, ne put lui répondre que par ses sanglots. En ce moment Édouard levait sa tête de dessus la table; son visage était revenu à sa pâleur naturelle; et cet air de vivacité, qu'il avait un instant auparavant, avait fait place à l'abattement; il s'avance vers sa mère, lui passe ses bras au cou et l'embrasse avec toute l'effusion d'un bon cœur: "Chère et tendre mère, lui dit-il, pardonnez-moi, je vous en prie. Je ne savais ce que je disais..... Oh! je vous en conjure, ne me faites pas mourir avec ces larmes que vous versez et qui me reprochent le malheur que j'ai eu d'augmenter vos chagrins par ma désobéissance. Je pars tout de suite... Après tout, il ne peut me traiter plus durement qu'il l'a fait l'autre jour..... Ma mère, ma chère mère, prenez un peu de courage, je vous en conjure; priez pour moi, je vais vous chercher du pain....."

— Édouard,—répliqua la mère éplorée en le pressant contre son cœur—mon Édouard, ce serait avec joie que je ferais le sacrifice de ma vie, pour épargner la moindre peine à un enfant qui m'a toujours été aussi bon et aussi soumis que toi, mon cher; tu sais que ce n'est pas pour moi que je te prie de faire une démarche dont la seule pensée m'accable autant que toi..... Mais (en lui montrant ses petites sœurs), c'est pour leur amour que tu vas m'obliger, et que tu vas encore cette fois montrer ton bon cœur pour ta mère."

Demeurée seule, elle s'agenouille, et prie en tenant entre ses bras ses enfants qu'elle arrose de ses larmes. Il est impossible de dire combien les instants qui s'écoulaient paraissent ennuyeux, longs à cette mère dont le cœur était

brisé par tant de douleurs..... Bien des fois elle se leva, et ouvrit la porte pour regarder au-dehors ; mais elle ne pouvait percer les ténèbres dont l'épaisseur était encore augmentée par l'orage qui tombait. Elle prêtait l'oreille au moindre bruit qu'elle croyait entendre..... Enfin elle reconnut les pas de l'enfant si cher à son cœur. Il rentre, cette fois-ci apportant quelque nourriture. Mais il ne dit pas à sa mère avec quel mépris il avait été repoussé de bien des portes, quelles insultes il lui avait fallu recevoir partout. Il ne lui raconta pas dans combien d'endroits on lui avait dit que ça ne convenait pas de donner du pain qu'on avait tant de peine à gagner, pour nourrir un ivrogne, avec ses paresseux enfants ; il ne lui dit pas quels affronts il avait reçus pour son amour, ni combien de fois il avait été forcé de se jeter aux genoux de ceux qui le repoussaient en les conjurant de lui donner un petit morceau de pain pour sa mère et ses petites sœurs qui mouraient de faim. Mais la fièvre mortelle qui colorait de pourpre la figure de son enfant, et les larges gouttes de sueur qui tombaient de son front, racontaient plus éloquemment qu'aucune voix, à cette mère infortunée, ce que son enfant avait souffert pour elle..... Ses forces étaient épuisées : il tombe sans connaissance entre ses bras. Aux premiers cris de cette pauvre femme succède un long silence..... Puis revenant un peu à lui-même : "Ma mère, dit-il, prenez ma main, mettez-la sur votre cœur.... Pourquoi pleurez-vous ? ajouta-t-il après une pause, pourquoi pleurez-vous, ma mère ? est-ce parce qu'aujourd'hui vous avez un enfant sur la terre, et que demain il sera au ciel ? Pourquoi pleurez-vous ?... je m'en vais quitter ce monde si plein de misère, ce monde où vous n'avez eu que du chagrin et des soucis, pour ce ciel si beau, dont nous avons si souvent parlé tous les deux. " Je n'ai plus qu'un moment de vie : déjà je sens mes yeux qui se ferment à la lumière. La mort a déjà la main sur moi ; je n'ai qu'un seul regret en quittant si jeune la vie : ô ma mère, c'est d'être séparé de vous..... Ah ! si je pouvais vous emmener avec moi ! mais j'espère que vous allez bientôt me suivre..... " Les mots qu'il voulut encore prononcer étaient inintelligibles. Sa tête se pencha sur le sein de sa mère ; puis poussant un profond et dernier soupir, il laissa échapper son âme pour aller au ciel jurer, comme il l'espérait, d'une meilleure vie. Et la mère, trop infortunée, tomba sans parole et sans force sur le cadavre inanimé de son enfant.....

Plusieurs heures s'étaient écoulées : toujours évanouie, elle le tenait entre ses bras ; on l'eût dit morte, et aussi délivrée à jamais des peines et des misères de cette vie. Tout d'un coup, la porte, poussée violemment, s'ouvre avec fracas, et un homme ivre, rentre en chancelant... Il regarde d'un air stupide autour de lui, comme pour connaître où il se trouve. A la fin il reconnaît sa femme, s'élançant vers elle, la saisit par le bras et la tire avec brutalité.

Un profond soupir qu'elle pousse, indique qu'elle revient à elle-même... puis l'apercevant, elle se relève et lui montre le cadavre de son enfant : — "Le vois-tu, s'écria-t-elle, le reconnais-tu ? sais-tu qui a écrasé cet enfant sous le poids des peines et des angoisses ? sais-tu qui lui a donné ce partage, dès son entrée dans le monde, la pauvreté, la misère et la honte ? qui a rempli la coupe de cet enfant d'un fiel si amer, qu'il en a détourné ses lèvres, et qu'il n'a pu en supporter l'amertume ? Monstre ! ai-je besoin de le dire ? sais-tu qui a enfoncé le poignard dans le cœur de ce tondro enfant ? C'est un père ivrogne, c'est toi

qui m'as ôté mon enfant, c'est toi qui as déchiré le cœur de la femme que tu avais fait le serment de rendre heureuse !... "

Le malheureux père de famille, stupéfait, ne pouvait articuler un seul mot.—Son ivresse s'était complètement dissipée à la vue de cette triste scène. Sa conscience lui adressait des reproches aussi mérités et plus sévères encore que ceux de sa femme.

Pour apaiser ses remords et oublier son chagrin, il court à l'auberge voisine et s'enivre !..... — *Manuel de Tempérance.*

L'homme Heureux.

Le bonheur est un de ces mots magiques, restes mystérieux d'une langue ancienne et oubliée, qui ont d'autant plus de charme qu'ils sont moins compris, et que les uns traduisent et commentent selon les dispositions de leur cœur, tandis que d'autres se contentent de jouir du son harmonieux dont ils frappent l'oreille. Jeté au milieu de nos langues sèches et positives, il ressort brillant et gracieux. Il se laisse manier par l'enfant et par le vieillard, sert de jouet à toutes les espérances, exprime une foule de besoins divers, et présente un appât qui séduit également l'homme léger de cœur et l'homme aux pensées graves, l'homme droit et austère et l'homme criminel et dépravé. Chacun l'interroge et le contemple ; chacun lui dit : Qu'es-tu ? d'où viens-tu ? donne-toi à moi ! Sans en approfondir la signification, on l'aime, on y croit, on le caresse, ou en fait un dieu. Et cependant, le bonheur, tel que les hommes le comprennent, n'est pas le but de la vie ; il en est une circonstance, un accessoire. Il n'est pas non plus le premier besoin de l'âme ; car elle en ressent d'autres beaucoup plus impérieux, alors même que celui-là semble momentanément satisfait. L'idée que le bonheur est le but de la vie, fait que les hommes délaissent, pour le poursuivre, ce qui seul pourrait les rendre heureux ; et l'idée qu'il est le premier besoin de l'âme, fait que les biens qui ne résistent pas son apparence et qui ne le font pas entrevoir comme résultat, sont méconnus et dédaignés. Le bonheur tient le même rang parmi les événements de la vie que l'imagination parmi les facultés de l'esprit. C'est la parure, le luxe de l'existence, l'air tiède et embaumé qui, de loin en loin, souffle sur nos campagnes et y fait éclore mille fleurs, qu'une seule nuit froide suffit pour flétrir. Il apparaît comme exception, comme révélation d'un ordre de choses supérieur, comme reflet qui dora tantôt le sommet, tantôt la base de quelque destinée, mais qui ne s'arrête jamais longtemps au milieu des tristes ombres de la terre.

Le bonheur, et je ne veux parler que de celui que procurent les circonstances extérieures, est quelquefois exalté comme l'unique chose nécessaire, et quelquefois rabaisé comme dangereux et mauvais. Il semble devoir dispenser de toute autre recherche. On le possède, et peut-être n'est-ce que pour un jour ; mais, tandis qu'il vous berce doucement, on vous prendrait pour un insensé, si un soupir, s'échappant du fond de votre cœur, disait que pour vous ce n'est point assez, qu'il est des profondeurs dans votre âme que le bonheur ne peut ni combler ni éclairer, qu'il n'apporte à la conscience ni paix ni pardon, et que vous entrevoyez, bien au-delà, des choses d'un prix infini qui resplendent de pureté et de lumière.

Lorsqu'un homme heureux cherche Dieu, on dirait que toutes les lois de la sagesse et de la raison sont renversées. C'est comme un contre-sens. Qu'a-t-il à faire du bonheur éternel, des consolations de l'Évangile, des promesses de la grâce, lui dont les greniers sont pleins, dont les enfants, comme de jeunes plants d'olivier, entourent la table, lui dont la femme est chaste comme Rachel et fidèle comme Sara, lui qui ignore les souffrances de l'âme et celles du corps ? Oh ! quand on a une si belle tente dressée ici-bas, peut-on se laisser aller à de tristes pensées, à de sombres appréhensions ? La religion doit être le bonheur de ceux qui n'en ont pas d'autre, la richesse de ceux qui sont pauvres, le refuge de ceux qui sont sans asile, l'espoir de ceux pour lesquels il n'est plus une seule espérance sur la terre. Envoyez-lui tous ceux-là. Elle a quelques bonnes paroles à leur adresser, et il serait cruel de les empêcher d'avoir recours à ses compassions. Tel est le langage du monde. Son étonnement est extrême, quand un homme jeune encore, quand un heureux du siècle, un être à qui tout sourit, arrive au port, non pas poussé par la tempête, mais conduit doucement par un vent qui enfle à peine les voiles de sa barque. Il lui semble qu'il aurait mieux valu continuer à voguer, tandis que la mer était calme, jouir de l'immensité des cieux, des ondes étincelantes, de l'éclat et de la pureté des beaux jours, au lieu d'aller jeter l'ancre dans quelque baie retirée,

où la vue est bornée de toutes parts. Mais que Dieu est bon de confondre les faux raisonnements de la sagesse humaine, en se choisissant, de loin en loin, pour serviteurs et pour disciples, des hommes qu'il n'attire pas à lui par la voie des afflictions ! Une telle direction de la Providence se proclame-t-elle pas hautement qu'il ne veut pas être le pis-aller de sa création, et que les biens de la terre qu'il lui accorde quelquefois pour un peu de temps laissent dans l'âme un vide immense, des besoins infinis, qu'une seule de ses grâces spirituelles parvient mieux à satisfaire que toutes les joies de position et d'affection naturelle, et que tout le bien-être de la vie !

Dieu se montre à nous comme le Dieu des affligés et comme le Dieu des heureux. Aux uns il dit qu'il est plus puissant que leurs douleurs, qu'il peut les sanctifier et leur donner, en échange de ce qu'ils ont perdu, la paix de l'âme et la joie de lui appartenir. Aux autres il dit qu'il est plus puissant que leur bonheur, que sa gratuité vaut mieux que la vie, que son pardon vaut mieux que la santé, que les richesses, que les affections les plus pures. Le Seigneur apparaît comme le Dieu jaloux qui veut occuper la première place dans des cœurs brisés et dans des cœurs joyeux, et qui sait renverser les obstacles que le bonheur élève entre l'âme et lui, aussi bien que ceux que la souffrance et la détresse font naître. Oh ! si Dieu dispense quelquefois des leçons salutaires de l'épreuve un petit nombre de ses enfants, qui le servent cependant et qui le glorifient au milieu d'une douce et paisible existence, ce n'est pas qu'il juge que l'épreuve ne puisse leur être utile, ou qu'il veuille les priver des fruits excellents qu'elle procure. Non, ce sont des témoins à sa gloire. Leur bonheur célèbre le triomphe de leur Dieu sur toutes les illusions de la vie, sur tout ce qui enserrait le cœur et le retient captif, sur tout ce qui d'ordinaire endort la conscience et étend un voile épais sur l'intelligence des choses spirituelles. Voyez, dira peut-être quelqu'un, frappé de leur vie chrétienne et exempte de peines, ils ont songé à l'éternité, et le temps présent leur était si doux ! Ils ont crié à Dieu du sein de leur félicité, comme d'autres du sein de leur misère. Que leur manquait-il donc ?—Il nous manquait la connaissance de la vérité, la délivrance du péché, répondront-ils. Il nous manquait le pardon de notre Dieu Sauveur, l'assurance d'une glorieuse immortalité, l'amour de notre Rédempteur. Qu'eussent été tous nos biens sans ceux-là ? De quoi aurions-nous joui avec une conscience troublée ? Est-ce que le bonheur extérieur de la vie peut tenir lieu de paix ? Mais, à moins que Dieu ne mette sur cette réponse le sceau de sa grâce, elle ne sera pas comprise, et le chrétien heureux restera une énigme pour celui qui n'a jamais envisagé la religion que comme consolation de ceux qui pleurent, et dernière ressource de ceux auxquels tout manque dans le monde.

Il n'en est pas moins vrai cependant que c'est par beaucoup de tribulations que l'on arrive au royaume des cieux. Les plus heureux éprouvent de ces peines secrètes qui précèdent la nouvelle naissance, de ces angoisses, de ces craintes douloureuses, qui les font aussi passer par les tribulations salutaires. Le fardeau de la vie est allégé pour eux, mais pourtant ils le portent, et le seul fait de vivre entraîne après lui des tristesses infinies qui, pour ne pas avoir toujours un caractère et une cause visibles, s'appesantissent cependant sur l'âme, comme les nuages qui s'amoncellent, se dissipent, et reviennent au-dessus de nos têtes par un jour d'été.

Le bonheur incomplet dont jouissent les plus heureux de la terre ne saurait soustraire à la puissante action de l'Esprit de Dieu. Dès que leur conscience parle, l'éclafardage de ce bonheur s'éroule, et ils ne peuvent le reconstruire que lorsqu'il leur est donné d'y ajouter le bonheur d'une âme régénérée, qui n'a plus de craintes, ni pour le temps, ni pour l'éternité.

Le bonheur, dont Dieu n'est pas la base et qui n'est pas purifié par son amour, me paraît ressembler à une terre embellie et parée de tous les trésors de la nature, mais qu'aucun rayon de soleil n'éclaire. Tout y est froid et inanimé. L'ombre des arbres ne se projette pas sur les prairies ; le ruisseau coule sans étinceler ; la neige couvre le sommet des monts d'un manteau terne et monotone ; les fleurs sont sans couleur, et les lointains se perdent dans de sombres vapeurs. Mais que le soleil paraisse, qu'il verse ses clartés sur ces champs, sur cette eau, sur ces monts glacés, quel éclat ! quels merveilleux effets de lumière ! comme tout se réchauffe, se dessine ! Depuis l'humble arbrisseau jusqu'au glacier, depuis ce qu'il y a de plus petit jusqu'à l'objet le plus grand, quelle vie ! Le Soleil de justice, Jésus-Christ, le Puissant et le Bon, répand sur la vie de ses enfants d'admirables clartés, que les heureux accueillent comme plus précieuses que leur bonheur, et les affligés comme des dédommagements de tous leurs maux.—*Semur de Paris.*

COLLABORATION.

Du Renoncement à soi-même.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.... car quiconque voudra sauver son âme la perdra, mais quiconque la perdra pour l'amour de moi, celui-là la sauvera. St. Luc IX : 23 24.—

Nous avons vu, dans un article précédent, que Jésus demande à ceux qui veulent devenir ses disciples, le sacrifice complet de ce qui forme le "moi" ou leur âme. Nous revenons aujourd'hui sur ce sujet, avec le désir de montrer que ce sacrifice, qui paraît d'abord si énorme, se réduit à rien, lorsqu'on le considère sous son vrai jour, c'est-à-dire, comme la délivrance de l'état le plus affreux et comme le premier pas dans la vie de Dieu.

L'homme n'aime pas ce verset de l'Évangile. Il lui semble qu'obéir à ce commandement du Seigneur, c'est se dégrader, c'est profaner ce qu'il y a en lui de plus élevé et de plus pur, et il est tout prêt à accuser le christianisme de n'avoir fait cesser les terribles sacrifices humains, que pour établir sur leur ruine, le monstrueux sacrifice de l'homme moral, avec ses nobles facultés, avec ses saintes affections. Comment lirait-il sans indignation des passages tels que ceux-ci : " Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre âme il ne peut être mon disciple. " [St. Luc XIV, 26]. " Quiconque voudra sauver son âme la perdra, mais quiconque perdra son âme pour l'amour de moi, celui-là la sauvera. " (St. Luc IX, 24). Ces paroles ne tendent-elles pas à briser les liens les plus sacrés, à décourager les efforts les plus nobles ? La conscience ne proteste-t-elle pas solennellement contre de pareilles doctrines ?

Ces exclamations et bien d'autres encore sont naturelles. L'Esprit de Dieu nous avait avertis, dès la naissance de Jésus, qu'il serait un signe auquel on contredirait, ou qu'il serait en butte à la contradiction (St. Luc II, 34). Mais ce qui nous paraît nullement raisonnable, c'est que ces hommes si prompts à contredire, ne se demandent pas sérieusement, une fois dans leur vie, si ces exigences de l'Évangile n'auraient pas leur raison dans notre état moral lui-même, si elle ne serait pas la seule réponse que le ciel pouvait donner aux soupirs de la terre.

On a beaucoup écrit sur la folie et le scandale de la croix et les hommes n'ont pas su la difficulté de se laisser convaincre d'une chose qui leur était déjà évidente. Seraient-ils aussi bien disposés à se laisser convaincre de leur propre folie ? Eux qui ont si souvent appelé le Crucifié à la barre de leur superbe raison, voudraient-ils comparaître devant lui et répondre à ses accusations ? Car, il a quelque chose contre vous, cet Homme de douleurs, ô vous, qui, renouvelant chaque jour l'odieux sarcasme d'Hérode, le renvoyez de tribunal en tribunal, revêtu d'un habit éclatant, comme pour vous moquer de sa prétention à régner sur vos âmes !—Il y a bien des folies sous le soleil, mais la folie du pécheur les dépasse toutes ; il est perdu, perdu sans ressources, et ne veut pas en convenir et il scandalise de cette doctrine qui lui dit : " puisque tu es perdu, renonce à la folie de vouloir te sauver selon les moyens qu'enseigne la sagesse humaine, et abandonne le soin de ton salut à Celui qui a quitté les cieux pour l'accomplir. " Mais l'homme ne veut convenir ni de sa perdition ni de son esclavage ;

il se croit grand, heureux, libre et l'Évangile ne lui parle que d'humiliation, de souffrance et d'asservissement: comment l'éconterait-il?

Cependant l'homme n'est pas libre, car un être n'est libre que lorsqu'il peut se développer d'une manière conforme à la nature, que Dieu lui a donnée et atteindre le but de son existence. Or le péché, l'état du péché, n'appartient pas à l'idée de l'homme, ce lui est quelque chose d'étranger: c'est pourquoi le "moi" proteste [Romains VII, 15-17]. Mais il a beau protester contre le péché, il le fuit, il s'y livre, il le laisse entrer en lui. Voilà donc un élément hétérogène ajouté à notre nature, et qui finit par la dominer et l'entraîner entièrement hors de sa sphère! Aussi qu'advient-il? c'est que l'homme ne parvient jamais au but de son existence, à Dieu, à sa ressemblance. Il s'est révolté contre Dieu, il a renié son origine et sa race, il a voulu être indépendant de Celui en qui seul il a le mouvement et l'être, et maintenant il erre, cherchant à tâtons Dieu et la vérité, et il retombe toujours dans la servitude de ses sens, de ses passions, du monde, du démon: il avait un maître, qui était à la fois son créateur et son Père, à cette heure il est le jouet de mille maîtres impérieux et trompeurs.

L'homme ayant abdiqué sa liberté n'a plus de gloire devant Dieu et la gloire qui vient des hommes ne peut étancher sa soif de bonheur. Que lui importe une connaissance, même universelle, si elle ne doit avoir d'autre résultat que de lui démontrer l'étendue de sa misère, les bornes de sa puissance, la profondeur de l'abîme qui le sépare de "ce Moi infini et éternel" dont notre moi n'est qu'un mystérieux reflet! Qu'importent la gloire, les richesses, les honneurs s'il faut toujours entendre les accusations de la conscience et si ces accusations ne cessent un instant sur la couche funèbre que pour retentir dans le séjour éternel du mal, des ténèbres et du désespoir! Si tu es heureux, ô homme, pourquoi ces tourments de conscience, pourquoi ce vide du cœur, pourquoi cette agitation perpétuelle, pourquoi cet ennui qui te dévore?—"Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leur journée! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer? je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. "On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu." Mme. de Maintenon.—"Par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses, à lui faire chercher sa véritable guérison; et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses de chercher le remède à ses maux: et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme et en même temps de sa grandeur, puisque l'homme ne s'ennuie de tout et ne cherche cette multitude d'occupations que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne se trouvant pas en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul."—Pensées de B. Pascal.

Telle étant la vraie condition de l'homme, l'homme ayant perdu gloire, bonheur et liberté, l'homme se trouvant égaré dans l'immensité de son cœur sans jamais y trouver un lieu où reposer la tête, l'homme étant perdu pour l'éternité, je demande, que sacrifie-t-il? que perd-il, lorsqu'il vient à Jésus-Christ? ne perd-il absolument rien? Oui, il perd quelque chose, car Jésus-Christ a dit lui-même aux hommes: "Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie." (St. Jean V, 40). "Quiconque voudra sauver son âme la perdra, mais quiconque la perdra pour l'amour de moi, celui-là la retrouvera." Ces paroles signifient 1° que l'homme peut s'il le veut, ne pas venir à Jésus; 2° que l'homme pour venir à Jésus, doit perdre cette volonté qui le prive de la vie; 3° qu'il doit perdre la volonté de sauver son âme par lui-même et à la prétention d'en retenir la moindre partie; 4° qu'il peut, s'il le veut, venir à Jésus et sauver son âme. Examinons chacune de ces propositions.

1° L'homme peut-il, s'il le veut, perdre son âme, en ne venant pas à Jésus.—"Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie." Ainsi la seule cause de la mort éternelle d'un si grand nombre de pécheurs est dans leur volonté; il n'est pas dit: "vous ne pouvez pas, mais vous ne voulez pas." Pensée terrible! nous pouvons être ouvriers avec Satan dans l'édifice de notre malheur! nous pouvons travailler à notre propre perdition, nous avons un pouvoir si redoutable et nous n'y pensons pas! Et que dis-je, nous pouvons! Est-ce que chaque fois que nous fermons les yeux pour ne pas voir une vérité qui nous condamne, chaque fois que nous endurcissons nos cœurs contre les appels que Dieu nous adresse, par les angoisses de la conscience, par le malheur, par la maladie ou par la mort de ceux que nous connaissons, nous n'ajoutons pas une pierre au côté de la balance qui penche vers l'abîme? Est-ce que nous osons nous dire que nous ne sommes pas libres de nous perdre?

2° Oui, nous pouvons ne pas nous perdre et c'est en cessant d'aimer les ténèbres et en laissant arriver jusqu'à nous la lumière divine qui nous découvre toute notre corruption, car c'est ici le sujet de la condamnation, que la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises (St. Jean III, 19).

3° Il faut perdre cette confiance en nous-mêmes qui nous fait penser que nous pouvons sauver notre âme, que nous pouvons faire quelque chose qui nous rende dignes de ce salut. Nous devons être devant Dieu comme des criminels destinés à la mort éternelle, dépourvus de tout moyen de justification, condamnés à l'avance par la conscience et n'ayant plus d'espérance qu'en un miracle de la miséricorde de la grâce du Dieu offensé. Et il faut être de plus dans une disposition d'esprit telle, que si ce miracle s'opère pour nous en particulier, nous soyons prêts à consacrer notre âme toute entière au Dieu miséricordieux et Sauveur.

Arrêtons-nous un instant. Nous venons d'énumérer tout ce que l'homme doit perdre en venant à Jésus, que perd-il? La gloire! non, car il est privé de gloire devant Dieu. Le bonheur! non, car il est misérable. La liberté! non, car il est esclave. La vie et par là j'entends la vie morale! non, car il est mort dans ses péchés, son imagination est mauvaise et son intelligence obscurcie. Que perd-il? son âme, non, elle est perdue, car il est écrit "l'âme qui péchera sera celle qui mourra." [Ezéchiel XVIII, 4, Romains VI, 23].—Mais il perd la volonté dépravée par laquelle il persévérerait volontairement dans le mal et dans l'éloignement

de Dieu ; il perd l'amour des ténèbres qui couvrent une âme séparée de Dieu ; il perd la folle prétention de vouloir, lui mortel, sauver son âme perdue pour l'éternité ; il perd toute autorité immédiate sur son âme, puisque du moment qu'il l'a donnée à Dieu, il ne veut pas la diriger lui-même, mais la laisser diriger par ce Dieu qui l'a sauvée. Ainsi, le pécheur ne perd, dans le renoncement à lui-même, que ce qui était déjà perdu ou ce qui ne servait qu'à rendre la perte plus assurée. Nous avons donc prouvé ce que nous voulions, à savoir, que le renoncement se réduit à rien lorsqu'on le considère comme la délivrance de l'état le plus affreux. Nous verrons prochainement comment il est le premier pas dans la vie de Dieu.

C. R. *W.*

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 25 DECEMBRE 1851.

A NOS LECTEURS.—En publiant le dernier numéro de notre premier volume, nous croyons devoir informer nos lecteurs que le *Semur Canadien* paraîtra à l'avenir toutes les semaines, et qu'afin de le rendre plus intéressant, c'est à Montréal qu'il sera rédigé et publié dès le mois de janvier prochain. Le prix de l'abonnement ne sera augmenté que de trente sous ; il ne coûtera donc qu'une piastre par année. Entre autres améliorations, le *Semur* donnera toutes les nouvelles intéressantes et plaidera d'une manière spéciale la cause de la tempérance et de l'éducation. Nous espérons que nos abonnés actuels sauront apprécier nos efforts pour leur plaire et s'empresseront de nous aider à étendre la circulation de notre feuille.

Le premier numéro du second volume paraîtra (D. V.) le 8 janvier.

☞ Ceux qui n'ont pas encore payé le montant de leur abonnement sont priés de le faire au plus tôt.

Fragment d'une lettre de l'Ex-Président Jackson.

Il y a parmi les Canadiens de la classe instruite une tendance trop générale à se passer de la religion. On admet volontiers qu'elle est bonne pour le peuple ; mais pour peu qu'on se pique de *savoir* et de *libre-penser*, on s'imagine que c'est en quelque sorte déroger à sa dignité que de s'en occuper d'une manière active et sérieuse. Il n'en est pas de même dans tous les autres pays et notamment aux États-Unis : là on voit des intelligences d'élite, des hommes les plus distingués et les plus haut placés dans la société, reconnaître humblement les droits du Christianisme, le professer en simplicité de cœur, et à l'honneur suprême de la mort proclamer hautement que Jésus-Christ est l'unique fondement de leur bonheur et de leur espérance d'immortalité.

Nous en citerons aujourd'hui un exemple, pris dans une lettre de l'ex-président Jackson, qui est mort en 1845. Cette lettre fut écrite en réponse à une requête qu'on lui présenta quelque temps avant sa mort et qui avait pour but d'obtenir son consentement à ce que ses cendres fussent déposées dans un sarcophage, apporté de Malte aux États-Unis par un officier de la marine Américaine.

« Mes sentiments et mes principes républicains, dit-il, ne me permettent pas d'y consentir... Je ne puis permettre que ma dépouille soit la première, aux Etats-Unis, qu'on dépose dans un sarcophage construit pour un empereur ou pour un roi. J'ai fait préparer pour mon corps mortel

une humble tombe auprès de celle où repose ma femme bien-aimée, et je désire y être enseveli quand mon Dieu m'appellera à m'endormir comme mes pères, afin d'y demeurer auprès d'elle jusqu'au moment où la dernière trompette sonnera pour appeler les morts au jugement. Alors nous nous lèverons, je l'espère, revêtus de ce corps céleste promis à tous ceux qui eroient en notre glorieux Rédempteur, lequel est mort pour nous afin que nous vivions, et dans le sacrifice duquel je me confie pour être mis en possession d'une bienheureuse immortalité.

« Votre ami et concitoyen,

« ANDRÉ JACKSON. »

Il serait facile de recueillir un grand nombre de ces témoignages, rendus par les grands à la religion chrétienne. Nous nous proposons de le faire, afin de porter nos concitoyens à rechercher la seule chose vraiment nécessaire pour les gens instruits, comme pour les ignorants.

Le Dr. Pusey.

On annonce que le Dr. Pusey, dont les doctrines erronées ont entraîné un certain nombre de ministres et de laïques anglicans dans le romanisme, prend maintenant parti contre le système qui porte son nom. Il a prononcé un discours dont le but paraît de prouver que les saintes Écritures et elles seules doivent être prises pour règle en matière de religion et que les principales doctrines de l'église romaine, telles que l'invocation de la vierge Marie et des saints, le purgatoire, le retranchement de la coupe, etc., sont des inventions modernes, condamnées par les enseignements de la Bible. Ce discours, dit-on, a fait sensation.

Miettes.

Quand un homme est élevé à une dignité quelconque, nous nous attendons à lui voir revêtir les sentiments et prendre les manières qui conviennent à cette dignité ; et si nous nous apercevons qu'il n'en est pas ainsi, nous ne pouvons nous empêcher de le regarder comme indigne de la position dans laquelle on l'a placé. Nous aimons, disons plus, nous voulons qu'un tel homme *conserve sa dignité*. Or, ce qui est vrai et important pour tous, l'est surtout pour le chrétien, car il a une dignité et une dignité à laquelle il lui est d'autant plus nécessaire de faire honneur que ses intérêts les plus chers en dépendent entièrement. De plus, cette dignité, il est exposé à l'oublier, à la perdre de vue, comme un homme haut placé dans la société, dont la vie aurait été humble et la condition obscure, pourrait aisément revenir à ses anciennes habitudes.

Révolution en France.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'une révolution a éclaté en France le 2 du courant. Le président a saisi les rênes du gouvernement, il a dissous l'Assemblée Nationale et a fait arrêter ses principaux adversaires politiques.

Des proclamations ont été envoyées dans toute la France, rétablissant le suffrage universel et fixant l'élection du président pour dix ans. Cette élection doit avoir lieu dans le cours de ce mois. Louis Napoléon reste au pouvoir, en attendant que le peuple ait prononcé, se disant prêt à se soumettre à la décision de celui-ci.

Des barricades ont été élevées dans les quartiers les plus turbulents de Paris, mais elles ont été toutes abattues par les troupes. La loi martiale a été proclamée et tous ceux qui ont été pris combattant sur les barricades ont été fusillés. On dit que quatre généraux se sont prononcés contre le président et que l'un d'eux allait attaquer Paris.

Cette révolution, dont l'effet va se faire sentir dans tous les pays de l'Europe, semble le prélude des tragiques événements que l'on prédit ou que l'on appréhende pour 1852.

Kossuth aux États-Unis.

Le *Phare de New-York* rend compte de la réception de Kossuth, de la manière suivante :

“ Kossuth est arrivé ”, annoncions-nous samedi dernier : c'était écrire par avance le sommaire obligé de notre bulletin d'aujourd'hui. A la place que l'illustre magyar avait occupée, de loin, dans l'attention publique, on pouvait sûrement s'attendre à ce que, présent, il l'absorberait tout entière. En effet, depuis huit jours, ce seul nom domine tous les bruits, tous les débats, à New-York comme à Washington, dans la rue comme dans le monde, dans la presse comme dans le Congrès.

Depuis notre séjour aux États-Unis, il nous a été donné d'assister à bien des démonstrations publiques : Le passage des présidents Polk et Fillmore ; les funérailles de John Quincy Adams et du général Taylor ; l'entrée de Henry Clay et la réception du général Scott à son retour du Mexique ; enfin les réjouissances destinées à célébrer la victoire de Buena-Vista, nous ont donné tour à tour l'occasion de voir la ville impériale sous tous les aspects de l'enthousiasme et du deuil.

Aucun de ces spectacles, néanmoins, ne nous avait préparé à celui dont nous sommes témoins en ce moment. Ni pour ses premiers magistrats, ni pour le soldat qui venait de lui conquérir la Californie, ni pour son grand homme le plus vénéré, ni pour les cendres les plus saintement regrettées, le peuple de New-York n'a su trouver un élan pareil à celui qui a jeté, comme un seul homme, au-devant de l'exilé hongrois, cette cité de quatre cent mille âmes.

A voir Kossuth débarquer à la Batterie, entouré des autorités municipales, au bruit du canon des forts, au milieu d'une foule transportée, dont les acclamations ne lui ont pas même permis de formuler un remerciement ; à le suivre par les principales avenues de la ville, avec toute la milice pour cortège ; à entendre ces applaudissements, ces saluts en toute langue que deux haies vivantes lui joignent tout le long du chemin, personne n'eût songé à reconnaître en lui un exilé de l'Europe venant chercher asile sur la terre américaine ; on l'eût bien pris plutôt pour quelque nouveau Washington, venant de sauver une seconde fois l'Union.

Cette indienne journée n'était cependant que le premier acte de l'événement. Après le tumulte de cet accueil public, des manifestations plus calmes et par cela plus significatives attendaient l'ancien gouverneur de la Hongrie. Villes, corporations, sociétés particulières ont à l'en vie délégué vers lui leurs représentants, pour lui porter le tribut de leur sympathique admiration et l'offre d'une hospitalité cordiale. L'Irving house, où se trouve logé l'hôte illustre de la Cité Impériale, a vu tour-à-tour affluer les députations de Philadelphie, de New-Haven, de Baltimore, la presse, le barreau, les exilés de la démocratie européenne, et bien d'autres encore dont la liste seule nous entraînerait trop loin. Chacun a voulu présenter à Kossuth son adresse de bienvenue, en sorte que, de sa réception à Castle Garden, jusqu'au dîner municipal dont il a été, jeudi soir le héros, sa vie n'a été qu'une félicitation continuelle, un discours sans cesse recommencé.”

Kossuth a déclaré en termes exprès qu'il venait chercher des armes, des hommes et des subsides. Il n'est pas probable qu'il espère entraîner les États-Unis dans une expédition contre l'Autriche, mais il pense probablement recevoir

beaucoup de secours d'une manière privée. Son attente ne sera-t-elle pas déçue ? C'est ce que l'on ne peut prévoir.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.**Représentants Elus.**

Nous avons à enregistrer les noms suivants, depuis notre dernier numéro :

Dorchester,	F. Lemieux.
Oxford,	Phon. Hincks.
Montréal, (comté)	Dr. Valois.
Frontenac,	Smith.
Prescott,	Johnson.
Leeds,	Richards.
Dundas,	Rose.
Norfolk,	Rolph.
Wentworth,	Christie.
Holton,	White.
Glengarry,	Macdonald.
Rimouski,	J. C. Taché.
Kamouraska,	Chapais.
Islet,	Fournier.
Terrebonne,	Morin.
Berthier,	Jobin.
Champlain,	Marchildon.
	{ Ridout.
Toronto,	{ Boulton.
Waterloo,	Pergusson.
Cornwall,	Macdonald.
Huntingdon,	Varin.
St. Hyacinthe,	Sicotte.
Nicolet,	Fortier.
Drummond,	McDougall.
Greenville,	Patrick.
Lincoln,	Merritt.
Bytown,	McLahlin.
Beauharnais,	LeBlanc.
Montmorency,	Cauchon.
Portneuf,	Tessier.
Chambly,	Lacoste.
Stantead,	Terrill.
Sherbrooke, (comté)	Sauborn.
Richelieu,	Goin.
Vaudreuil,	Mongenais.
Rouville,	Dr. Pouliu.
Riding d'York,	Gamble.
Kent,	Brown.
Hastings,	Morncy.
Lennox et Addington,	Seymour.
Welland,	Street.
Haldimand,	McKenzie.
Essex,	Prince.
London,	Dixon.
Huron,	Cameron.
Durham,	Smith.
Lanark,	Shaw.
Bellechasse,	Chabot.
Lotbinière,	Laurin.
Deux-Montagnes,	Dr. Dumonchel.

MORT DE M. P. GUSTAVE PAPINEAU.—Nous apprenons avec douleur la mort de ce jeune monsieur, qui a eu lieu à Petite-Nation le 17 courant, après une longue et douloureuse maladie. Il n'avait que 21 ans.

UN JOURNAL CHER.—Le premier journal toléré dans l'état de Virginie commença à être publié en 1780 ; l'abonnement était de cinquante piastres par année pour un seul exemplaire. Une annonce ordinaire coûtait dix piastres pour la première insertion et sept piastres pour chaque insertion subséquente.

—Il y a eu le 7 courant à Portland un désastreux incendio qui a détruit 37 magasins, sans compter un grand nombre d'autres bâtisses et plusieurs vaisseaux au quai.

LE TABAC ET LE PAIN.—On compte que la ville de New York dépense \$10,000 par jour pour son tabac, et seulement \$8,500 pour son pain. On estime de plus que 20,000 personnes meurent chaque année en Amérique par suite de l'usage du tabac.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE NEW-YORK.—Cette société a célébré son vingt-huitième anniversaire le 17 novembre dernier. Le rapport du Comité administrateur nous apprend que 37,536 Bibles et 94,283 Nouveaux Testament ont été distribués durant l'année dernière.

M. CHINIQUEY.—On annonce que ce monsieur est arrivé dans l'état d'Illinois et que le printemps prochain 1,500 familles canadiennes de Montréal et de Québec doivent aller Py rejoindre.

LES VAUDOIS DU PIÉMONT.—Le roi de Sardaigne se montre évidemment plus libéral que ses voisins. Il a accordé une pleine et entière liberté religieuse à ses sujets protestants, les Vaudois, et les a encouragés à bâtir une grande église à Turin. La première pierre de cette église a été posée il y a environ six semaines.

CE QUE COUTE LA GUERRE.—De 1830 à 1848, la France a dépensé :

Pour l'armée et la marine militaire . . . 7,846,592,000 fr.
Pour l'instruction publique 239,802,000 fr.
Pour l'agriculture et le commerce . . . 259,020,000 fr.

Ainsi, en 18 ans, la guerre seulement prévue a anéanti près de huit milliards. Elle a absorbé à son profit trente rois plus d'argent que l'Etat n'en a consacré pendant la même période, soit à l'instruction publique, soit à l'agriculture et au commerce.

Le total des dépenses de l'Etat de 1830 à 1848, a monté à 24 milliards 753 millions. La paix armée figure dans cette somme pour 7 milliards 846 millions pour près d'un tiers !

(Bien-être.)

RÉCLAMATION ÉTRANGÈRE.—On s'occupe en ce moment à Paris d'une réclamation aussi étrange qu'imprévue, qui met dans un certain embarras nos hommes politiques et ne laisse pas que d'inquiéter un peu nos artistes.

Un noble Romain, le descendant des Braschi, dont le père ou le grand-père était parent du pape Pie VI, prétend que la plupart des chefs-d'œuvre de sculptures et de peintures que possède le Musée du Louvre sont sa propriété. Et ce ne sont pas des œuvres ordinaires ! ce sont des tableaux sans prix, des antiques dont la valeur est inestimable. Il paraît que ces objets faisaient partie d'une villa que la famille Braschi possédait à l'époque de l'invasion de Rome par les Français, à la fin du siècle dernier. En sa qualité d'héritier, le noble Romain, armé d'une masse de papiers, de notes, de lettres, de renseignements, réclame tranquillement au gouvernement de la République de 1848 les plus beaux ornements de la galerie du Louvre, de son salon carré, la *Sainte Famille* de Raphaël entre autres, dit-on, comme objets à lui appartenant. Si l'on veut les garder, il demande en échange quelques millions. Cette réclamation a été soumise au conseil-d'état, qu'elle n'embarrassera pas moins que les ministres.—*Phare.*

LE NOUVEAU ROI DE HANOVRE.—Le roi de Hanovre a succombé le 18 novembre, à sept heures du matin, à la maladie dont il était atteint et qui laissait peu d'espoir de le sauver. Il était entré dans la 81^e année de son âge.

Le roi Ernest-Auguste, né duc de Cumberland, prince royal d'Angleterre, était le dernier fils survivant du roi Georges III et le seul oncle survivant de la reine Victoria.

Il a pour successeur le prince Alexandre-Charles-Ernest-Auguste, son fils unique, né le 27 mai 1819. Le nouveau roi est frappé de cécité ; mais cette infirmité ne rendra pas une régence nécessaire, le roi défunt ayant, dès l'année 1841, prescrit des mesures destinées à parer aux inconvénients qui pourraient résulter de l'état de son fils pour l'administration et le gouvernement du pays.

La principale de ces dispositions porte que la signature du roi ne pourra être valable en aucun cas que si elle est

certifiée, indépendamment d'un ministre, par deux fonctionnaires assermentés pris dans un conseil de douze membres nommés *ad hoc*.

Le nouveau roi, Georges V, a annoncé son avènement au trône par une proclamation, où nous trouvons le passage suivant.

« Comme en vertu de l'ordre de succession de notre maison royale, le Gouvernement du royaume de Hanovre nous est transmis, nous annonçons notre avènement à nos sujets et à nos autorités. Nous promettons en même temps, sous notre parole royale, d'observer inviolablement la Constitution de l'Etat. »

Ce langage a produit en Allemagne un effet d'autant meilleur, qu'on ne s'attendait guère à cette reconnaissance formelle et explicite de la Constitution, et à la confirmation du ministère de Munchausen par le nouveau souverain. Quelques personnes affirment bien que ce n'est là qu'une confirmation provisoire, et qu'une modification du cabinet n'en aura pas moins lieu prochainement. C'est possible ; mais ce n'en est pas moins un fait important et rassurant que cette reconnaissance de la Constitution par George V, et le serment qu'il lui prête dans ses lettres patentes. Aux termes de cette Constitution, nous l'avons déjà dit, les Chambres doivent être convoquées immédiatement après le changement de règne, et à défaut de convocation, elles se réunissent de droit. Il est donc probable que le nouveau roi, puisqu'il a reconnu la loi fondamentale actuelle, suivra ses prescriptions et que les Chambres seront prochainement convoquées.—*Phare.*

DANEMARK.—On écrit de Copenhague, le 30 octobre :

« En 1848, lorsque le Danemark fut obligé de prendre les armes pour combattre la funeste insurrection qui venait d'éclater dans les duchés de Schleswig et de Holstein, le gouvernement fit acheter à la hâte 35,000 fusils en France et 7,600 en Angleterre. Pendant la dernière session de la Diète, lors de la discussion du budget de la guerre, plusieurs députés de l'opposition en prirent texte pour critiquer vivement les fusils français, et allaient même jusqu'à dire que les succès obtenus par l'armée danoise auraient été à la fois plus prompts et plus grands, si notre infanterie avait été armée de fusils comme ceux venus d'Angleterre. M. de Tcheming, un des plus savants et des plus habiles officiers du Danemark, et qui précisément en 1848 était ministre de la guerre, repoussa énergiquement cette allégation. Il déclara qu'il avait lui-même acheté en France les fusils, qu'il les avait examinés, et qu'il les avait trouvés excellents à tous égards, et il demanda la nomination immédiate d'une commission d'enquête. »

« Cette commission fut nommée, et, après des recherches minutieuses, elle vint de présenter à la Diète un rapport d'où il résulte que les fusils français étaient les meilleurs que l'armée danoise eût jamais possédés, tandis que les fusils anglais étaient non seulement très-mauvais, mais que la plupart d'entre eux n'avaient même pu servir ; de sorte que les chefs de régiments se virent obligés d'en demander le remplacement. »

« Le résultat de cette enquête, confirmé par un grand nombre d'officiers supérieurs d'infanterie, a été accueilli avec de bruyants applaudissements par les deux chambres de la Diète. »

REFROIDISSEMENT ENTRE LA PRUSSE ET L'AUTRICHE.—La *Gazette de Cologne* contient les lignes suivantes, qui semblent annoncer du refroidissement entre la Prusse et l'Autriche :

« On nous écrit de Francfort que, non seulement les États du centre, mais en outre beaucoup de petits États de l'Allemagne, nourrissent des préventions contre la Prusse. Ils prétendent que ce Gouvernement compromet leur indépendance par l'opiniâtreté avec laquelle il demande à la Diète germanique l'établissement d'une police fédérale centrale et la promulgation d'une loi générale sur la presse. Ces préventions sont mal fondées. Cependant, il ne faut pas les dédaigner, car l'Autriche sait parfaitement exploiter à son profit la défiance qu'inspire la Prusse, en accreditant l'idée

qu'elle travaille uniquement à l'union des intérêts matériels et des forces militaires de l'Allemagne, sans avoir aucune intention de s'immiscer dans les affaires politiques intérieures des États particuliers."

CONGRÈS PROTESTANT A HAMBOURG—Un congrès protestant vient d'avoir lieu à Hambourg. Il a terminé ses séances par l'adoption de résolutions importantes, dans le but de lutter contre la propagande catholique romaine dans l'Allemagne du nord.

Hambourg a été longtemps regardée comme la métropole du protestantisme dans le nord. Comme telle, elle a éveillé l'attention de Rome, qui a fait tous ses efforts pour y planter son drapeau. Ses tentatives ont été infructueuses. Il y a dix ans environ, le parti chargé par le pape d'y établir le catholicisme, ne put réussir, et fut obligé d'abandonner cette ville rebelle.

Le pape paraît aujourd'hui disposé à revenir à la charge, et un évêque catholique va, dit-on, s'y établir. La population est, sans doute, protestante, et attachée au protestantisme; mais, au Vatican, on commence à comprendre et à pratiquer à merveille la doctrine de l'émigration. Des mesures seront prises pour transporter à Hambourg une grande quantité de papistes, et surtout de femmes. Il en résultera des mariages mixtes, et l'Église romaine essaiera de saisir par ces ruses et par ces détours, l'influence que ses doctrines ne peuvent lui donner.—*Catholique.*

Petitesse de la Terre.

Nous avons sous les yeux le discours prononcé à Oxford, à l'ouverture de la session de 1847 de l'Association britannique pour les progrès des sciences, par Sir R.-II. Inglis. L'orateur, en prenant possession du fauteuil, a indiqué les principales découvertes scientifiques de l'année. Voici comment il a terminé l'esquisse des progrès et de l'état de l'astronomie :

— "On me pardonnera, a-t-il dit, de citer, en finissant un passage que j'aime depuis trente ans, et que j'ai toujours regardé comme une leçon pour moi d'abord, et peut-être, s'il m'est permis de le dire, pour les autres aussi. Il est tiré d'un des bons auteurs anglais dans la plus belle période de la littérature anglaise, Henri Peacham. Il est relatif, dans sa substance, à la parallaxe des étoiles fixes, et en voici les expressions: "Si de deux points de la surface de la Terre la même étoile paraît avoir la même grandeur, combien grande doit être l'étoile, combien peu considérable doit être la Terre?" Sa conclusion est confirmée par des découvertes inconnues dans son siècle, et je pourrais en développer la vérité et en fournir des chiffres qui la rendraient plus frappante encore. Si, à deux extrémités de la Terre (extrémités entre lesquelles il n'y a pas moins de cent quatre-vingt millions de milles), il n'y a pas de parallaxe, ou la plus petite qu'on puisse mesurer, entre la position d'une étoile vue d'une extrémité et la position de la même étoile vue de l'autre extrémité, par rapport à une autre étoile ou à toutes les autres étoiles, combien doivent être immenses la distance et le volume des étoiles, combien peu considérable doit être la Terre!

"Mais voici comment Peacham exprime la vérité connue de son temps :

"Si la Terre était quelque peu en proportion de grandeur avec les globes les plus élevés, les étoiles paraîtraient plus ou moins grandes suivant les hauteurs et les climats; mais il est certain que les divers astronomes trouveraient la même élévation et la même grosseur à la même étoile, quoique ayant fait leurs observations en des lieux éloignés l'un de l'autre; d'où nous pouvons inférer,

"si cette distance qui existe sur la Terre semble n'être rien comparativement aux globes des cieux, que la Terre elle-même, pauvre petit point qu'elle est dans l'espace, n'est rien non plus comparée avec les sphères célestes. Ce pendant c'est ce point sur lequel nous avons promené le fer et le feu pour y établir les divisions qui le partagent entre tant de nations; c'est ce point qui fait le sujet de notre orgueil, et où nous avons notre demeure. Là nous avons nos dignités, nos armées, notre autorité; là nous amassons des richesses, nous entretenons entre nous de perpétuelles guerres, des querelles sanglantes, pour décider quel sera celui qui, comme le crapaud, s'endormira avec le plus de terre entre ses pattes. Et nous ne pensons jamais que d'un moment de temps bien employé sur ce misérable tas de vile matière qui nous est commun avec les animaux, dépend notre éternité et la jouissance du véritable bonheur, en présence des cieux et à la cour du Roi des rois, à tout jamais."

De telles paroles, certes, ne sont pas déplacées au sein d'une Société savante. En elles-mêmes, les considérations auxquelles elles se rapportent ne sauraient l'être nulle part; mais il nous semble qu'en les revêtant du langage de la science, sans leur rien ôter pour cela de la naïveté qui les a presque fait descendre au rang des lieux-communs, le savant orateur a montré combien les vérités les plus saintes peuvent être à la fois hautes et populaires.—*Semur.*

Lettre de Milton

SUR SA CÉCITÉ.

On trouve dans la *Vie de Milton*, publiée à Londres par M. le docteur Symmon, une lettre écrite à un ami par ce grand poète sur la cécité dont il fut atteint. Il y exprime d'une manière touchante sa résignation à la volonté de Dieu. On nous saura gré sans doute d'en transcrire quelques lignes :

"Je considère aujourd'hui mon mal comme incurable, écrit-il, et je me dis souvent que, puisque chaque homme comme l'assure le Sage, doit "passer dans les ténèbres des jours qui seront en grand nombre," je dois me trouver heureux de ce que, par une faveur spéciale de Dieu, les miens sont partagés entre le repos et l'étude, égayés par la conversation et la société de mes amis, et plus agréables, mille fois que les jours mauvais dont parle Salomon. Si, comme il est écrit, "l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu," pourquoi ne connaîtrions-nous pas aussi que les avantages que nous tirons du sens de la vue ne sont pas nécessairement liés à l'organe qui nous fait apercevoir les choses, mais qu'ils peuvent nous être communiqués par la direction et les soins immédiats de la Providence? Aussi longtemps que les regards de Dieu seront sur moi, qu'il pourvoira à mes besoins, qu'il me conduira, en quelque sorte, par la main, le long du chemin de la vie, je me soumettrai volontiers à la privation de la vue, qu'il a trouvé bon de m'ôter. C'est d'un cœur aussi ferme et aussi résolu que j'étais Lyncée, que je te dis adieu, mon cher Philare."

Que l'on aime à trouver, dans une pareille affliction, de tels sentiments dans les épanchements du poète dont on a admiré la pensée religieuse, lorsqu'il célébrait les mystères de l'amour divin! Cette prose si simple est aussi belle que le plus beau chant de Milton, et il nous semble qu'après avoir lu ces lignes si humbles et si pleines de confiance, on doit relire avec encore plus de plaisir son poème sublime.

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.